

TÉLÉVISION temps forts

Thomas Hugues

De la une à la hune

Il était le successeur programmé de PPDA au 20-heures de TF1. Quelques péripéties plus tard, voilà Thomas Hugues assigné à l'observation du paysage audiovisuel depuis « Médias, le magazine ». Rencontre.

**DIMANCHE, À 12H30 - FRANCE 5
MAGAZINE : "Médias, le magazine".**

TéléObs. – Canal+, qui avait créé le concept même d'émission sur les médias, a arrêté, estimant le sujet traité partout. Vous récusiez ce jugement ?

Thomas Hugues. – Nous sommes tellement bombardés d'informations, d'images issues de sources multiples qu'il est – au contraire – essentiel de prendre du recul sur ce que les médias ont raconté de l'actualité, sur le travail journalistique : conflits d'intérêts, pressions... Bruno Patino [patron de France 5, NDLR] nous a demandé plus d'analyse, de débats, d'invités réfléchissant à la société française : sociologues, sémiologues...

Vous avez passé dix-sept ans à TF1. Est-ce que la chaîne a changé ? – J'ai regardé « Carré Viiip » destiné au public adolescent. En résumé, vive les machos, exhibos, mégalos, langues de vipère ! Je ne dis pas que les programmes ont toujours été intelligents mais cette chaîne avait – tout de même – deux, trois valeurs. **Hasard du calendrier, Harry Roselmack, qui vous avait piqué votre place de joker à la présentation du 20-heures, n'en veut plus...** – Non, il ne m'avait pas « piqué » ma place ! Disons que l'épisode m'a appris que nul n'est propriétaire de son siège... Harry a dû étudier l'histoire des jokers : il ne faut pas le rester pour espérer devenir un jour titulaire. C'est un pari. J'ai quitté la chaîne – avec laquelle je suis toujours en procès, puisque j'ai fait

appel –, car le poste qu'on m'avait confié, par la suite, était une coquille vide.

A l'époque, « le Monde » titrait votre portrait : « Victime consentante ». Vous n'arriviez pas à en vouloir à TF1 de vous avoir évincé... – Il avait fallu les émeutes en banlieue, les pressions politiques, mais c'était tout à l'honneur de TF1 que de confier un poste aussi exposé à un jour-



naliste de qualité et black. C'était une bonne décision, je le maintiens.

Ancien correspondant à l'étranger, Gilles Bouleau, le nouveau joker, n'a pas le profil – jeune, sur lequel on puisse broder une histoire – qu'affectionne la chaîne. Signe d'une mutation ? – Peut-être les prémices d'un virage qui verrait les chaînes revenir à des journalistes expérimentés, aux tempes grises. En tout cas, il tranche avec les jolis minois des chaînes d'info et TF1 se distingue là radicalement de M6.

« Médias, le magazine » vous oblige professionnellement à regarder le journal présenté par votre ex-femme, Laurence

Ferrari. Mais, le successeur programmé de PPDA, c'était vous ! Le destin s'acharne... – Je regarde mais sans penser « c'est moi qui devrait y être ». En revanche, je me surprends à imaginer telle ou telle information en ouverture du journal. Les réflexes sont intacts. Allez, oui, trois fois par an, je me dis « là, ce doit être le pied absolu ». Actuellement, avec la Libye, le tsunami, les cantonales, par exemple. J'ai plus la passion des événements que de l'amertume. Mon système d'autodéfense pour éviter les ulcères...

A TF1, votre couple était mis en avant. Diriez-vous que la chaîne vous avait instrumentalisés ? – Non, elle n'exerçait pas de pression. Dès lors que nous acceptions de présenter « 7 à 8 », ensemble, nous savions que notre histoire de couple intéresserait les médias. Mais jamais avec nos enfants, jamais chez nous. Il y avait un peu de cynisme de notre part. Nous avons accédé à un horaire de grande écoute. Et, en rusant, nous traitions – à côté des faits-divers – de l'actualité internationale, peu présente sur la chaîne. « 7 à 8 » prouve qu'on peut se créer un espace de liberté. Même si certains sujets avaient déchainé la colère de Patrick Le Lay. La dernière année, un an avant la présidentielle de 2007, nous avons été mis sous tutelle : obligation d'envoyer le conducteur [déroulé de l'émission, NDLR], contrôle plus serré...

■ **Propos recueillis par Véronique Groussard**

RELATIONS PUBLIQUES

Les émissions consacrées aux médias se sont raréfiées. Sans profiter à « Médias, le magazine », crédit, par Médiamétrie, de 500 000 spectateurs en moyenne, en septembre, en hausse depuis janvier. À quoi sert

ce type d'émission ? À informer le spectateur, certes. Mais encore ? C'est un instrument hors pair de relations publiques. Un aspect qui n'a sûrement pas échappé au producteur de l'émission, Christophe Koszarek, par ailleurs président de

l'Union des jeunes Producteurs et Créateurs indépendants. Lui qui travailla à la création de la Chaîne parlementaire aux côtés de Philippe Seguin ne déteste pas frayer avec le politique. L'un de ses faits d'armes : un documen-

taire qui suivait le voyage de Nicolas Sarkozy en Inde. « Médias, le mag » ne m'a pas apporté de commandes. En revanche, elle m'a fâchée avec des gens. Benjamin Castaldi, par exemple. Trop cruel !

■ **V. G.**